

Mathieu,

het is interessant om het verschil in benadering van taal te zien tussen jouw werk en binnen ons project.

In het woordenboek van *Spreekt u Sint-Gillis?*

<http://parlezvous1060.be/w/> zijn mysterieuze acroniemen, hybride woorden en néologismes te vinden die toegang geven tot levensverhalen. Bij ieder woord geeft de geïnterviewde aan wat dat woord voor hem of haar betekent, uit welke persoonlijke en socio-geografische achtergrond het woord voortkomt en in welke context hij of zij het woord gebruikt. Op die manier ontsluit de database een realiteit die van buitenaf moeilijk zichtbaar is.

De ondoorgrondelijkheid die sommige van deze woorden op het eerste zicht hebben maakt hen ook aantrekkelijk en intrigerend. Ze duiden op het bestaan van parallele talen en bevolkingsgroepen die hun eigen taalcodes hebben. *Hebta* is bijvoorbeeld een woord voor *de kust van Somalië* dat men in Djibouti gebruikt en dat functioneeret als shortcut -identificator binnen de groep van Somalische Brusselaars. Door het te gebruiken open je een sociaal cultureel vocabulair dat precies, diep en uitgebreid is. Een ander voorbeeld is *Stoemen Ezel*. Een scheldwoord in het Brussels, dat vrij algemeen is. Je kunt het zeer precies gebruiken, zelfs zonder exact te weten wat het betekent zolang je het maar in de juiste context gebruikt.

From: Peter Westenberg
<peter@constantvzw.org>
To: Mathieu Berger
<m.berger@uclouvain.be>
CC: alexia@speculoos.com,
clementine@constantvzw.org,
rhoustan@gmail.com

Exchange Parlez-vous
Thu, 02 Jul 2015 12:17:08
+0200

Bonjour Peter,

From: Mathieu Berger
<m.berger@uclouvain.be>
To: peter@constantvzw.org
CC: alexia@speculoos.com,
clementine@constantvzw.org,
rhoustan@gmail.com

Re: Exchange Parlez-vous
Tue, 11 Aug 2015 11:35:21
+0200

Woorden zijn een deel van onze leefomgeving, waarmee we een omgang kunnen vinden die ons helpt een brug te slaan naar de ervaringen en levens van anderen. Daarvoor hoeven we ze niet noodzakelijkerwijs zelf volledig te beheersen.

Tout cela est hyper intéressant! Etant donné la richesse du travail réalisé au sein du quartier Bosnie dans le cadre de «parlezvous1060», j'ai eu besoin d'un moment pour tout absorber et digérer. J'ai parcouru le dictionnaire et ai écouté les émissions de radio. J'ai aussi pris connaissance des «Mots de la cage aux ours», le thesaurus réalisé dans ce quartier schaarbeekois. À première vue, le «bosniaque-saint-gillois" et l'«ours» sont deux langues très différentes. Il s'agit d'un travail important à différents titres, un travail assez émouvant aussi pour ce qu'il dit de notre ville et, au-delà, des rapports linguistiques dans notre étrange petit pays. Au-delà de ses résultats effectifs (qui sont super évidemment!), il représente une expérimentation très stimulante en matière de réflexion sur le rôle central que tiennent la langue et la communication au fondement même d'une communauté politique plurielle et démocratique.

Je zou ook kunnen zeggen dat onbekende woorden struikelblokken vormen op de weg van een vloeiende communicatie. In plaats van ze uit de weg te ruimen of te omzeilen, kan je die momenten ook zien als plek voor mogelijke verdieping. *Spreekt U Sint Gillis?* waardeert de complexiteit van een multiculturele en gelaagde buurt door haar ingewikkelde, meervormige en gelaagde taalgebruik centraal te stellen.

Mathieu kun je daar vanuit jouw ervaring op reageren ?

Dans ton mail, tu pointes le caractère presque incompréhensible de certains termes de la langue saint-gilloise, la difficulté qu'il y a à l'envisager de loin, si on n'y est pas plongé. Ce qui est vrai de la langue saint-gilloise est vrai également des autres «langues parallèles», comme tu dis, qui se font entendre dans les politiques de la ville, à commencer par le langage administratif des contrats de quartier, avec ses nombreux acronymes, son jargon spécialisé, ses catégories d'entendement, de discours et d'action. Lui aussi n'est parfaitement limpide qu'à ceux qui l'utilisent quotidiennement et demeure opaque au reste de la planète. Tout cela fait émerger une série de pistes de réflexion et de discussion :

1. Le problème de la langue, de l'inter-compréhension, n'est pas qu'affaire de «langues nationales» (français, néerlandais, arabe, somalien...). Il touche plus profondément à la diversité des «formes de vie» dans lesquelles sont immergés les êtres qui font la ville, et des «jeux de langage» qui correspondent à ces formes de vie. Ludwig Wittgenstein avait cet aphorisme célèbre : «Si un lion pouvait parler, nous ne le comprendrions pas». Les langages ne peuvent pas être abordés comme de simples «codes» ; ils sont inscrits dans des usages, des comportements, des habitudes. Ne pas saisir ces usages, ne pas partager ces formes de vie revient à ne pas comprendre la langue.

Merci !

2. Insister sur le caractère parallèle et opaque des différents langages animant un quartier ou une ville, c'est poser un fait important : dans l'espace public urbain et dans l'espace public politique, l'incompréhension, la miscommunication, est davantage la règle que l'exception. Les défenseurs de la démocratie participative et de la discussion publique présupposent souvent la possibilité de la communication ; ils partent du principe que les rapports entre citoyens évoluent sur un fond de compréhension générale, et sont interrompus par des moments d'incompréhension. À mon avis, une approche réaliste doit prendre les choses dans l'autre sens: des rapports généralement structurés par la miscommunication et l'incompréhension, dans lesquels émergent ici et là des épisodes de communication et de compréhension. Cette approche permet de considérer la vulnérabilité du médium dont nous disposons pour nous coordonner et nous entendre: la langue. Elle amène aussi à voir la communication comme le résultat – toujours provisoire et fragile – d'un travail, plutôt que comme une donnée de départ.

Mathieu, it is interesting to see the differences in approach towards languages between your work and the project Parlez-vous Saint-Gillois?.

In the dictionary <http://parlezvous1060.be/w/> there are many hybrid words, mysterious acronyms and neologisms that give access to somebody's life story. The interviewee speaks about the meaning of the word for him or her, and from which socio-geographical background the word originates, and in which context he / she uses the word. This way the database discloses a reality that is difficult to see from the outside.

The fact that some words are incomprehensible at first sight, contribute to their attractiveness. They become intriguing. They point to the existence of parallel languages and communities with their own linguistic codes.

3. Comme tu le dis, devant le caractère difficilement compréhensible de certains termes de la langue saint-gilloise, il est vain d'essayer de la «comprendre entièrement». Cela pose la question du degré de notre engagement dans l'observation et la compréhension du monde de l'autre, du degré nécessaire d'intérêt et de curiosité pour l'autre, dans l'objectif de pouvoir se comprendre, et non pas d'être «incollable» sur l'autre. Car en effet, in fine, ce n'est ni dans le langage de l'un, ni le langage de l'autre que la communication opère, mais dans un jeu de langage tiers, toujours à créer en situation.

Voilà donc quelques éléments pour lancer la discussion...

Je dois filer !

'Hebta' for example is a word in Somalian that is used in French to identify people who come from the coast of Somalia or Djibouti. It is a door that opens to a vast cultural vocabulary that is profound and precise. Another example I would like to mention is 'Stoemen Ezel'. It is a quite generic Brussels curse word. (it means dumb monkey) Dumbo or something like that; The person speaking about it doesn't know exactly what it means but as long as you use it in its proper context that doesn't matter.

Words are part of the environment we live in, with which we can build a relationship and that can help us build bridges to other people's lives. For that, we don't necessarily need to fully comprehend their meaning ourselves.

But another approach could be to assume unknown words to be stumbling stones, objects that derail a fluent communication. Instead of seeing that as a problem that should be dealt with, one could take it as a moment for potential enrichment. *Parlez-vous Saint-Gillois?* tries to validate the richness and complexity of multicultural and multi-layered neighborhood by focusing on its elaborate and complex and sometimes bumpy use of language.

Mathieu can you relate to this from your experiences ?

À bientôt pour la suite,

Mathieu

Une petite digression, plus qu'une question.

From: Raffaella Houlstan-Hasaerts
<rhoustan@gmail.com>
To: Mathieu Berger
<m.berger@uclouvain.be>
CC: peter@constantvzw.org,
clementine@constantvzw.org,
alexia@speculoos.com

Re: Exchange Parlez-vous
Thu, 13 Aug 2015 09:31:33
+020

Dans les contrats de quartier, il est d'usage de définir un périmètre d'intervention. Je me suis toujours interrogée sur la façon dont ces périmètres étaient définis. En effet, il y a à mon sens, quelque chose d'intrigant dans le fait que la moitié d'une rue et de ses habitants se trouvent à l'intérieur de ses frontières tandis que l'autre moitié de la rue et ses habitants se voient relégués en territoire «étranger». Pourquoi donc? Mais finalement pourquoi pas... Ceci nous ramène bien entendu à une question bien connue de la géographie: celle des frontières comme constructions. Le contrat de quartier Bosnie dans le cadre duquel Clémentine et Peter ont mené le projet «Parlez-vous Saint-gillois», ne fait pas exception à ce découpage territorial. Le périmètre du quartier Bosnie a été pour moi l'occasion d'explorer les oppositions et les porosités entre l'endogène et l'exogène, l'autochtone et l'allochtone, le continu et le discontinu, le local et le global, le proche et le lointain.

«Nommer était le plus grand des transports. Pouvoir qu'on souhaitait réserver à quelques hommes particulièrement avisés et dont on se méfiait à juste titre. Ecrire redoublait le transport et, le fixant, immobilisait outre mesure. Tous ceux qui nomment charrient.» Pascal Quignard, *Petits traités I*

From: Alexia de Visscher
<alexia@speculoos.com>
To: Mathieu Berger
<m.berger@uclouvain.be>
CC: peter@constantvzw.org,
clementine@constantvzw.org,
<rhoustan@gmail.com>

Re: Exchange Parlez-vous
Sat, 22 Aug 2015 02:23:01
+0200

Qu'est-ce donc le quartier Bosnie, sinon un territoire où les noms de rue nous renvoient à l'atlas des alliés de la première guerre mondiale et où les pastèques viennent du Panama, un territoire connecté à Boussu-lez-Walcourt par les déplacements d'une étudiante, où le conflit israélo-palestinien s'invite dans l'épicerie du coin à propos d'une histoire de dattes prétendument cultivées en Namibie, où des enfants d'origine congolaise élevés en Belgique parlent selon leur mère le lingala «bazang», c'est-à-dire avec le même accent que les prêtres belges en mission au Congo, où un habitant d'origine bulgare utilise l'expression wallonne «à l'uch», qu'il tient d'une conseillère du CPAS, wallonne d'origine italienne, où un travailleur social djiboutien en vient à apprendre l'arabe (une des langues officielles du Djibouti) rue du Monténégro? C'est pourtant dans l'irréductible spécificité de tous ces emprunts, ces liens, ces aller-retours entre l'ici et l'ailleurs, ces connexions improbables que quelque chose comme le «quartier Bosnie» existe d'une certaine façon.

Et c'est probablement l'une des raisons pour lesquelles le «bosniaque-saint-gillois» et l'«ours» sont deux langues très différentes

J'ai pris connaissance du projet Parlez-vous st-Gillois par ceux qui le font. Rencontrer Peter et Clémentine au fil de nos réunions m'a fait prendre conscience de la dimension de leur projet au delà du dictionnaire ou du site internet qui recense mots et émissions radio. Je me suis aperçue que ceux qui le portaient, qui allaient à la rencontre des gens dans la rue devenaient des médiums, vecteurs de cette langue particulière. À la fois récepteurs, collecteurs et recenseurs mais aussi émetteurs d'une réalité linguistique inscrite très précisément dans un espace à un moment donné.

Cela m'a mené à penser que cette langue en mouvement — intimement liées aux allers et venues de ses habitants dans le quartier — étaient mue par des personnes qui elles-mêmes en faisait une sorte de «photographie». De cette façon, ils en deviennent des véhicules qui transportent au sens McLuhanesque du terme. Ce déplacement est également le lieu de ma réflexion dans ce projet.

From: Rafaella Houlstan-Hasaerts
<rhoulstan@gmail.com>
To: Mathieu Berger
<m.berger@uclouvain.be>
CC: peter@constantvzw.org,
clementine@constantvzw.org,
alexia@speculoos.com

Re: Exchange Parlez-vous
Thu, 10 Sep 2015 09:29:37
+0200

Dans nos échanges, j'ai l'impression que les interrogations de chacun pointent toujours vers l'horizon de l'ouverture à la complexité, à la diversité,...

Comment accueillir la pluralité, comment la (re)présenter?

En tant que graphiste, je m'interroge sur la manière dont cette langue de quartier — dont la source orale est enregistrée sur des documents sonores — peut ensuite être retranscrite, transposée au niveau de l'écrit.

Je fais référence à Walter J. Ong dont j'ai récemment lu l'ouvrage *Oralité et écriture*, interpellée par le caractère de hiérarchisation et de suprématie du langage textuel sur le langage oral, mais aussi du sacrifice que celui-ci impose à la langue tant il fixe un phénomène en mouvement issu de l'oralité. « Les mots ont beau être enracinés dans le langage oral, l'écriture les enferme autoritairement et à jamais dans un univers visuel » (Ong)

Dès lors, comment retranscrire ou figurer les imprécisions, les définitions peu compréhensibles, tous ces flottements et cette impermanence du langage oral au niveau de l'écrit et de sa mise en forme?*

1. comment ortho-graphier (retranscrire) la langue en se soustrayant de la langue maternelle de celui qui retranscrit? Quels alphabets utiliser pour transcrire certaines prononciations, accents toniques issus d'origines linguistiques multiples ? et en quoi l'arbitraire de la notation alphabétique vient-il réduire ou ajouter du sens aux mots?

2. comment typographe? Quelle(s) police(s) de caractère rendent-elles compte de la multiculturalité des termes collectés?

Ainsi, la diversité des langues – informelles, étrangères, hybridées, imaginaires – et des « formes de vie » auxquelles elles renvoient était à la base du projet « Parlez-vous Saint-Gillois ». Le prisme était de considérer cette diversité comme potentiellement enrichissante. Or, dans le champ du politique par exemple et, plus précisément, des politiques publiques, cette diversité est souvent niée, si elle n'est pas vue comme franchement problématique lorsqu'elle constitue une entrave à la participation des personnes à la bonne communauté. Pensons par exemple aux politiques d'intégration, qui consacrent l'enseignement de la langue dominante comme l'un de leurs fers de lance. Bien sûr, pour les « allochtones », l'apprentissage et la maîtrise de la langue dominante répond à des préoccupations bien réelles : trouver un travail, aider ses enfants à faire leurs devoirs, se débrouiller dans une administration, ... Dans mes pérégrinations à travers la Bosnie saint-gilloise, ces préoccupations ont d'ailleurs été évoquées tant par des personnes d'origine étrangère que par des travailleurs sociaux actifs dans les associations communautaires que j'ai rencontrés. Pourtant, dans ces rencontres, j'ai également eu l'intuition que quelque chose de tout aussi capital mais également de beaucoup plus intangible, se jouait dans ces mots, ces expressions, ces inventions langagières, ces hybridons et ces emprunts absents des dictionnaires officiels.

3. comment articuler (mot issu de l'oralité) : isoler ou associer ; contextualiser ? dans quel ordre ? (alphabétique, chronologique, catégorisé) ? Comment le médium du livre impose-t-il son format, sa structure, ses propres contingences ?

Mixer des alphabets, retranscrire en phonèmes, syllabes, caractères sténographiques les expressions orales, les orthographier de façons différentes, peut être une des clés de compréhension d'une versatilité de la langue, dont l'organicité est à l'image de ceux qui la parlent. Également, utiliser des outils d'inscription différents, mettre en relation des listes de mots, des personnes, des lieux et créer des graphes, autrement dit : tisser des liens

Ong définit le concept de « texte » comme une forme de tissage non liée à l'écriture alphabétique de manière absolue, mais se référant aussi à l'oralité et à son organisation du savoir.

« (...) on entend également parler du « texte » d'un énoncé oral.

Étymologiquement parlant « texte » (dont la racine signifie « tisser ») est dans l'absolu plus compatible avec l'énoncé oral que « littérature », qui renvoie aux lettres de l'alphabet. Même dans les milieux oraux, on perçoit le discours oral comme du tissage, ou de la couture — en grec, rhapsodein, la production de « rhapsodies », signifie à l'origine « coudre des chants »

Et ce, d'ailleurs, quelles que soient l'origine de la personne et sa maîtrise de la langue dominante. À travers ces mots, c'est peut-être toute la diversité des champs de l'expérience qui se donne à entendre, depuis l'expérience la plus intime à la plus partageable par une commune humanité. Je ne cherche évidemment pas ici à désavouer les politiques qui consacrent l'apprentissage de la langue majoritaire ou la maîtrise de la lecture et de l'écriture comme vecteurs d'intégration: elles me semblent d'indispensables voies d'accès à l'exercice de la citoyenneté. Je ne cherche d'ailleurs pas plus à survaloriser les singularités. Mais reconnaître la diversité des champs de l'expérience et des mots pour les dire, en politique, c'est une manière d'échapper tant à l'uniformisation totalitaire* qu'au repli identitaire sur la «tribu».

Pour terminer, je voudrais poser à Mathieu la question de ce rapport de l'oralité à l'écriture dans le cadre de ses recherches. En y ajoutant la notion «d'enregistrement» qui est elle aussi considérée comme technologiquement associée aux cultures lettrées par Ong. «J'appelle "oralité primaire" l'oralité d'une culture vierge de toute connaissance de l'écriture ou de l'imprimé. Je l'oppose à l' "oralité secondaire", qui caractérise l'actuelle culture technologiquement avancée où une nouvelle une nouvelle forme d'oralité repose sur le téléphone, la radio, la télévision et divers autres appareils électroniques dont l'existence et le fonctionnement dépendent de l'écriture et de l'imprimé.» À noter que ce texte fut écrit en 1982.

Merci et à plus tard!

En ce sens, rendre «audible», «visible» et «lisible» la diversité du langage – sans aucune prétention à la limpidité totale, bien sûr – à la manière de «Parlez-vous Saint-Gillois» est déjà une première piste. Mais ce rendre «audible», «lisible» ou «visible» la diversité n'est pas chose aisée. C'est que l'acte même de (re)présenter le langage à partir de «mots» et de leur «signification» suppose une puissante simplification par rapport à la complexité du réel. Je pense néanmoins que toutes les couches superposées dans «Parlez-vous Saint-Gillois» permettent de ne pas aplatir trop vite cette complexité. Ainsi, dans la base de donnée sonore par exemple, les mots ne semblent jamais complètement déconnectés des personnes qui les véhiculent, de leurs accents, de leurs intonations, de leur voix, des contextes dans lesquels ils les utilisent.

De la même manière, le fait que la base de données se présente sous forme de liste, sans hiérarchie particulière, lui donne un caractère ouvert et incomplet. Elle laisse toujours la possibilité d'être allongée par d'autres mots qui, tout en étant disparates, présentent une égale «dignité».

Réponse à Alexia

From: Mathieu Berger
<m.berger@uclouvain.be>
To: alexia@speculoos.com
CC: peter@constantvzw.org,
clementine@constantvzw.org,
rhoustan@gmail.com

Re: Exchange Parlez-vous
Tue, 15 Sep 2015 09:59:54
+0200

Mais le médium sonore et l'absence de catégorisation ou de hiérarchie (si ce n'est alphabétique) ne semblent pas être les seules possibilités. En témoignent les questions posées et les propositions faites par Alexia dans son mail précédent, lorsqu'elle parle de la présente publication. C'est donc avec curiosité et hâte que j'attends de découvrir les explorations typographiques et orthographiques qui ont accompagné la transcription du matériau sonore ainsi que les manières diversifiées d'établir des ordres et des désordres entre les mots, les choses, les contextes, les humains.

* L'instauration d'une langue unique, commune à toute l'espèce humaine est un paradigme récurrent de la pensée utopique, dont on connaît les dérives totalitaires.

Question intéressante effectivement, celle des rapports entre oralité et écriture dans la participation à l'espace public. Elle ouvre sur plusieurs réflexions :

* d'abord, à la suite de J. Derrida, on peut critiquer l'idée d'un espace public mythifiant la voix (méprisant l'écrit) et développant une conception strictement «phonocentrique» de la communication. Le philosophe de la déconstruction parlait à cet égard d'une «métaphysique de la présence»; cette propension à accorder des vertus particulières, quasi-magiques, à la parole, à la communication faite en présence. Face à quoi il faisait valoir le rôle (philosophique mais aussi politique) de l'écriture.

* la place de l'écrit dans l'espace public peut être pensée de différentes manières. Tout d'abord, l'écrit sert d'appui à l'expression orale. C'est le cas pour les «discours» conçus comme performances oratoires (le discours présidentiel); c'est le cas de manière plus ordinaire pour les communications orales au sujet de matières plus ou moins complexes (de l'ordre de celles sur lesquelles porte la participation, comme la ville, l'aménagement du territoire). Dans ces cas, les interlocuteurs doivent pouvoir s'entourer de documents, de règlements, de codes, de PV de réunions, de listes, de tableaux de chiffres, de statistiques, de cartes, de plans, etc. (Rafaella Houlstan rend d'ailleurs bien compte de cet appui de la parole sur les «objets planologiques» dans ses travaux. Comprendre les manières dont l'écrit sert de support à l'élaboration de la parole dans l'espace public permet de développer une conception non naïve de l'échange interlocutoire et des compétences énonciatives des participants.

Erving Goffman développe des réflexions dans ce sens dans une étude sur la parole dans les émissions radio, où il distingue ce qu'il appelle le «fresh talk» (le parler spontané) de formes de prises de parole appuyées sur l'écrit ou empreintes d'écrit. Il faut critiquer à mon avis cette idée que la prise de parole des soi-disant «citoyens ordinaires» dans l'espace public devrait nécessairement être celle du «fresh talk». Or une certaine idéologie de la participation va dans ce sens : le citoyen est souvent conçu comme un sujet politique «spontané», qui exprime sa parole sans trop réfléchir, «comme elle vient». C'est cette «fraîcheur» dans l'expression qu'on attend de sa part (peut-être que cette critique s'applique dans une certaine mesure, et de manière constructive j'espère, au projet Parlez-vous1060 lui-même...).

* la place de l'écrit dans la participation se trouve accrue, en tant que médium privilégié, dans les arènes publiques développées sur internet via les forums et les réseaux sociaux. Il est ici crucial d'étudier les manières dont ce passage par l'écrit favorise ou contraint les participants dans leurs tentatives d'argumentation, enrichit ou appauvrit la gamme des possibilités de communication et d'expression. Bureaucratisation de la participation. Je développe ça dans différents papiers, si ça vous intéresse...

L'écrit a la qualité de permettre au participant d'énoncer son propos sans être interrompu par un interlocuteur. Il peut par contre se trouver interrompu par «le nombre maximum de signes» prévu par le format (140 signes dans le cas de Twitter si je ne me trompe pas). Il faut donc se demander dans quelle mesure le médium de l'écrit choisi pour la participation en ligne infléchit celle-ci dans le sens de l'argumentation continue et construite, ou au contraire vers d'autres styles expressifs (aux conséquences très différentes pour la communication publique et la démocratie participative): ceux de la «punchline», de la phrase humoristique, des emoticons, etc.

Aujourd'hui, j'ai l'impression que ces formes de participation «2.0» favorisant l'écrit vont plutôt dans ce sens là, celui d'un écrasement de l'expression du participant dans ses dimensions les plus élémentaires, les plus «mineures», les plus courtes; en somme, les plus «économiques». Les «propos» des participants sont réduits à quelques mots dans une fenêtre de dialogue ou sur un post-it, de manière à faciliter leur manipulation, leur intégration (dans une «carte mentale» par exemple) ou leur agrégation (à d'autres propos similaires). Cette transition vers le médium écrit semble aujourd'hui plutôt se faire dans le sens d'une

Voilà, je vais essayer de lire la dernière contribution de Rafaella et y répondre!

Mathieu